

JUSQU'AU 5 NOVEMBRE
AU THÉÂTRE DU ROND-POINT,
À PARIS, ELLE INCARNE SEULE
80 PERSONNAGES DANS
SON SPECTACLE « UN ALBUM »,
INSPIRÉ DE L'UNIVERS
DE ZOUK.

Elle en a marre, Lætitia. Marre qu'on lui demande de poser avec des serpents en peluche autour du cou ou de sauter à moitié nue devant l'objectif sous prétexte qu'elle serait la « foldingue du cinéma français ». Dans sa petite maison bricolée du XX^e arrondissement de Paris, où fourmillent gadgets et détails kitsch, elle s'explique : « J'ai des conneries chez moi, j'aime bien faire des blagues, mais ça ne veut pas dire que je cherche à déconner 24 heures sur 24. En France, on aime caser les gens : soit t'es une actrice sérieuse, soit t'es la fofolle de service. »

Pour la profession, c'est acté, elle sera l'allumée-borderline-fille-à-problèmes-reine-de-l'impro. En cause, une révélation tardive dans « La bataille de Solferino », où, face à Vincent Macaigne, elle incarnait, en 2013 et à 30 ans passés, une journaliste télé au bord de la crise de nerfs, aux prises avec un ex envahissant en pleine journée électorale. A l'époque, la carrière

de Vincent Macaigne, estampillé doux dingue farfelu et lunaire, s'envole. Lætitia, elle, reste sur le quai, enchaînant seconds rôles discrets au cinéma et one-woman show trash dans lequel elle entreprend de repousser les

limites de ce qui est acceptable. A fortiori pour une femme. « C'est mieux toléré d'avoir un homme qui parle de façon spéciale. Les réalisateurs m'ont souvent dit qu'ils ne savaient pas où me mettre, qu'ils ne m'imaginaient pas médecin ou dans la vie normale. On a tendance à trop simplifier les réactions féminines au cinéma. C'est pour ça que d'entendre le terme "hystérie" employé à propos de mon personnage de "Jeune femme", ça m'énerve. Des actrices comme Bernadette Lafont ou Jeanne Moreau auraient pu la jouer il y a quarante ans, personne ne les aurait trouvées bizarres. Aujourd'hui, on régresse ! »



Dans « Jeune femme », Lætitia Dosch, de tous les plans, incarne une Patrick Dewaere en jupon, trentenaire précaire, sans argent ni amour, qui, à la suite d'une rupture, doit repartir de zéro et trouver sa place dans une société qui ne tolère plus la différence et les pas de côté. « Moi aussi, j'ai souffert d'être rejetée, et en même temps ça construit... Ce film représente pour moi beaucoup plus que faire mon métier. Je trouve ça beau qu'on montre que tout le monde a plusieurs boulots et est un peu déclassé. Ce n'est pas une histoire d'amour, ce n'est pas une femme qui a un métier valorisant, et pourtant ça ne l'empêche pas de trouver son épanouissement... On n'est pas obligé de ne parler que d'exemples positifs pour être féministe. Ça me semble tout aussi engagé de montrer une femme qui est complètement bousillée. »

Un engagement. C'est comme ça qu'elle envisage cette

passion qu'elle a pour la première fois éprouvée au lycée quand, adolescente mutique, elle fantasmait devant les films de Jarmusch, Kusturica ou Hal Hartley, avant de devenir traductrice de poèmes anglais pour rassurer maman. « Pendant longtemps, je n'ai pas parlé. Parce que ce que je voulais dire, je ne pouvais pas, c'était des secrets. Et j'ai découvert dans un cours de théâtre un endroit où il était enfin autorisé de dire des choses à soi en se cachant derrière un personnage. Ça m'a permis de prendre de la distance avec tout ce qui me pesait. »

Face à la star Tilda Swinton, elle jouera « La maladie de la mort » de Duras jusqu'en Angleterre et à New York. Avant de se réinventer, entre deux rôles chez l'Israélien Nadav Lapid ou Elie Wajeman, dans un drôle de duo scénique avec un cheval... Cette fois, pour sûr, c'est à son tour de monter dans le train. Elle ne restera plus sur le quai. ■ [@KarelleFitoussi](https://twitter.com/KarelleFitoussi)

